



## ENQUÊTES ET POLEMQUES

### LES CORRESPONDANCES EN ART.

Une enquête ouverte récemment par mon excellent confrère Louis Vauxcelles et qui n'a pas manqué de provoquer des réponses intéressantes et par le nombre et par la qualité des personnalités interrogées, mérite de trouver ici même un écho. Elle traitait des "rapports entre les arts, le plastique, le littéraire, le musical et des affinités reliant les représentants de ces divers arts". La question a déjà été abordée dans nos colonnes.

M. Vauxcelles est parti du vers fameux :

*Les parfums, les couleurs et les sons se  
répondent...*

Entre le poète, le plasticien et le musicien, c'est donc qu'il existe "des fraternités d'âmes, des interprétations". Sous la plume du subtil critique, le commentaire du vers baudelairien se transforme ingénieusement en une page de philosophie de l'art et d'esthétique comparée.

C'est peut-être en dire beaucoup plus que l'auteur de "Correspondances" n'a voulu dire. N'importe !

M. Vauxcelles nous aura régalié des suggestions de son grand savoir et dans un tableau synthétique, brossé largement, il a su opérer de sagaces rapprochements, à reprendre et à méditer.

Témoin, par exemple, ce qu'il nous dit à propos de Wagner :

"Les vastes orchestrations wagnériennes n'ont-elles pas ému, outre les musiciens, quelques-uns de nos autres artistes d'il y a quarante ans ? Qui ne sait l'influence réciproque — et heureuse — de Carrière et de Rodin ? N'est-ce pas au peintre tendre et profond que le sculpteur de la luxure doit son sens des "passages" ?

Plus loin, M. Vauxcelles affirmera que Le Sidaner s'apparente à Claude Debussy et que ses harmonies vaporeuses et irisées font penser à une technique transposée de Nuages.

Voici maintenant, tout près de nous, des comparaisons qui ne sont nullement inattendues : "Les "six", observe-t-il, enragés contre le fluide, le flou et l'estompe debussyste (Erik Satie proposa d'"embaumer poliment" Debussy et Ravel), exigent des "contours à l'emporte-pièce"; Darius Milhaud "donne la parole aux seuls instruments de la batterie pour mieux marquer le rythme pur".

Et pour bien marquer les "correspondances" qui se peuvent percevoir

dans le tout dernier quart d'heure, notre auteur apprécie en ces termes l'esthétique décorative ultra-actuelle :

"Les bâtisses géométriques de Jeanneret, Mallet-Stevens, Siclis, disciples d'Auguste Perret ; les meubles de Sue et Mare, Ruhlmann, Francis Jourdain, Chareau ; la dinanderie de Dunaud, la céramique de Lenoble, Decœur et Buthaud ; la verrerie de Marinot (anti-Gallé, anti-Lalique), font oublier les chantournements et le tarabiscotage du "Louis XV, pavillon de Marsan". C'est le règne du machinisme, de l'avion Voisin, des gratte-ciel, de la torpédo Hispano-Suiza, "du chapeau melon et de la pipe anglaise", dira Le Corbusier".

\* \*

Ces quelques extraits suffisent, pensons-nous, à bien définir et à bien situer la thèse de notre confrère, thèse, qui prise dans son sens le plus général, n'offre vraiment rien de paradoxal, rien qui contrarie ou qui dérouté le bon sens. Remarquons-le, l'idée qu'il expose et qu'il défend avec son talent habituel, est tout ensemble une idée de poète, une idée d'artiste, et c'est surtout une idée de critique. Le tout est donc de savoir comment on préfère l'entendre.

Pour Baudelaire, rappelons-nous de quelle sorte il commentait son vers aphoristique. Il ajoute :

*Il est des parfums frais comme des chairs  
[d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les  
[prairies...*

Bien certainement, toute sensation retentit au fond de nous, se développe en ondes multiples et par un phénomène malaisément analysable — s'en va réveiller — par affinité, par sympathie — un monde de sensations qui n'y étaient qu'assoupies. Mozart apercevant une orange rêvait de la baie de

Naples, où il avait noté les plus beaux thèmes de son *Don Juan*. Le propre de l'art est de nous placer dans un état second où l'imagination est maîtresse. Un mot, un son suffisent à faire de chacun de nous un *Ariel*. Gœthe enviait l'âme simple et candide qui voyant tomber une feuille à l'automne, s'écrie : Voilà l'hiver qui vient, sans dire autre chose. Mais c'était déjà dire beaucoup. Et la feuille morte et rouillée qui jonche le sol évoque parfaitement — et c'est exprimé d'un mot — le froid, la neige, les veillées d'hiver. L'art est fait de sous-entendus. C'est ce que Baudelaire nous dit comme l'eût dit Edgar Poë, son modèle, et comme le dira mieux encore Mallarmé, son disciple.

Mais mieux que tout autre art, la poésie qui exprime avec des mots, lesquels déjà — métaphoriques pour la plupart — représentent en eux-mêmes un monde de "correspondances", mieux que la musique ou que les arts plastiques, la poésie peut, partant d'une sensation, nous suggérer des sensations voisines, mais d'une nature toute différente.

*Quelle chose comme une odeur qui se  
[rait blonde.*

.Ce vers de Coppée est le modèle du genre. Et l'on peut par ellipse écrire — ainsi que font nos modernes écrivains — une odeur blonde sans passer par le "quelque chose comme".

J'ai dit que l'observation de M. Vauxcelles était éminemment l'observation d'un critique. C'est qu'en effet, le critique qui, quelque soit l'art dont il parle, ne dispose que des mots, ne peut guère le faire qu'en développant avec plus ou moins de bonheur et de finesse, des "quelque chose comme" et des "c'est comme si". Il est maître d'un arsenal d'épithètes qu'il tâche à renouveler ou à fourbir sans cesse. Il ne peut que constater ou suggérer ce que M. Vauxcelles appelle très juste-

ment les "interprétations". Mais surtout que l'idée des "correspondances", des affinités, n'aille pas devenir une manière de dogme esthétique.

Romantiques, symbolistes, néo-symbolistes, se sont plu à jongler avec les possibilités du langage, ils ont du même coup singulièrement élargi le monde de nos sensations et recréé sans cesse notre sensibilité. On peut reconnaître entre tels et tels, musiciens et poètes, peintres et philosophes, des ressemblances, des qualités de timbre et de résonance quasi analogues, soit !

Mais vraiment l'artiste ne peut rien de plus qu'œuvrer selon les lois propres à son art, selon le langage spécifiquement créé par celui-ci, parfaitement différencié, parfaitement distinct.

"Je ne me soucie pas, écrit le peintre Laboureur, des rapports qu'il peut y avoir entre la ou les techniques que je m'efforce de pénétrer et les autres".

Lorsque Verlaine écrit :

*De la musique avant toutes choses,  
Et tout le reste est littérature.*

C'est précisément ce que doit se dire chaque artiste : "L'art que je sens, l'art que je fais, avant toutes choses, et tout le reste, c'est-à-dire ce qu'on en pensera, ce qu'il inspirera, ce qu'il suggérera — est littérature. Car la littérature seule est capable de jeter de sensation à sensation, d'idée à idée et d'un art à un autre art, ces ponts que le poète appelait des correspondances".

\* \*

### LA VIVANTE PAIX

*La Vivante Paix* vient de consacrer le haut talent d'un écrivain épris des plus sûres traditions du roman français. M<sup>lle</sup> P. Régnier, dans la lignée d'un Bourget ou d'un Elémir Bourges, dédaignant l'écriture à la mode et les thèmes sensationnels, a pu édifier une œuvre toute pétrie d'âme, d'un

puissant intérêt dramatique, d'une profonde humanité.

"Celui-là seul avance dans la vie dont le cœur devient plus tendre, le sang plus chaud, le cerveau plus vif, et dont l'esprit s'en va entrant dans la vivante paix". La parole de Ruskin a fourni au roman son titre (1) et l'illustre comme un symbole.

Mais quelle est-elle, la vivante paix ? Quelle paix peut trouver un cœur passionné, une âme farouche et hautaine, dont la destinée singulière est vouée aux plus douloureuses épreuves, destinée "pleine de tempêtes et de tragédies sombres" ?

Sans doute, les faits semblent marqués du sceau de la fatalité, sans doute aussi le caractère de l'héroïne la place hors de l'ordre commun pour parler le langage du vieux Corneille. Est-ce pourquoi celle-ci ne pourra plus accepter d'autre paix que celle que lui dictera son exaltation religieuse, celle dont l'assurance l'abandon vraiment pascalien de tout l'être en Dieu ?

Entendez qu'il ne s'agit pas, dans le roman de M<sup>lle</sup> Paule Régnier, de nous apporter, sous les espèces d'une émouvante fiction, les éléments d'une thèse d'éducation. Son art n'est ni didactique ni oratoire.

Les raisons profondes du livre, et qui lui confèrent une beauté et une vérité essentielles, nous ne devons point les chercher ailleurs que dans la succession et l'enchaînement dramatiques (nous répétons ce mot à dessein) des faits.

En eux réside l'énigme, je veux dire la surprenante fatalité. Si accablé soit-il sous le faix d'épreuves dont il n'est à aucun moment responsable, le sentiment de la douloureuse héroïne est son seul guide. Lui seul peut l'aider à percer le mystère — le mystère de la souffrance imméritée — et lui enseigner, alors qu'elle souhaite la mort,

(1) *La Vivante Paix*, par Paule Régnier (Grasset, édit.).

l'innombrable leçon de la douleur humaine et la suprême consolation qui, dès lors, lui apparaît comme l'unique source de lumière.

Nous ne tenterons pas d'analyser sèchement ce roman dont l'intérêt ne fléchit en aucune de ses parties. Peut-être, tant les dernières scènes atteindraient de tragique grandeur, souhaiterait-on que le début en fût allégé ou que l'exposé en fût plus rapide.

La mort atroce d'un père, officier qui se tue pour ne pas survivre à la honte d'une injuste disgrâce, la ruine provoquée par un mari cynique et véreux, la perte du noble ami tué à la guerre, du délicat poète aimé amoureusement, telles sont les épreuves passionnées auxquelles succombe, après avoir recueilli de celui-ci la parole de vérité, la splendide héroïne d'une œuvre constamment poignante, dans une fin d'une intense poésie qui n'est pas sans évoquer celle du vieux Tolstoï.

\* \*

### LE RÉVEIL DES LETTRES

Une nouvelle collection de romans et d'œuvres littéraires, la "Bibliothèque du Lettré", est en cours de publication aux éditions Baudinière. M. Gaston Gros, dont viennent de paraître les fins et doctes propos sur l'amour, le mariage et autres sujets considérables, recueillis sous le titre : *Monsieur Théophile Boudru, philosophe*, inaugure la collection par une manière d'aimable pamphlet : *le Réveil des Lettres*, qui contient un peu plus et un peu mieux qu'un programme.

L'auteur qui peut se proclamer fidèle disciple du grand Anatole France et que séduit l'art subtil et disert du père de Jérôme Coignard et de M. Bergeret, entreprend de pourchasser Sainte Ignorance. Sa pensée revêt souvent la forme d'un paradoxe. Examinez-la attentivement. Vous y trouverez sur-

tout du bon sens. En voulez-vous un exemple ? Sur une question actuellement brûlante, celle de l'enseignement, M. Gaston Gros prend énergiquement parti : "Dans le cycle supérieur, écrit-il, les langues mortes auraient une juste place. Mais dans le cycle secondaire, leur balbutiement usurpe sur les la-beurs féconds et ruine le culte des grands écrivains de chez nous. Le petit manuel de Condillac surfait trois cents versions".

Voici une profession de foi qui devra rallier à notre auteur bien des suffrages.

"La maîtresse qualité du style, déclare-t-il, est la clarté d'un commun langage. Choix et ordre des mots, inversions, rejets, coupures, c'est vers la clarté que tout doit s'orienter".

Et voici encore un propos qui ne saurait nous déplaire : "Ne respectons rien hors le savoir, la droiture, la bonté, la bonne volonté et la politesse. Soyons sceptiques aux croyances et aux lieux communs".

Dans la collection qui nous est ainsi annoncée, paraîtront successivement, après le *Théophile Boudru*, de Gaston Gros, un essai sur *Anatole France et la Femme*, de Lahy, le texte définitif du *Aux écoutes de la France qui vient*, par Gaston Riou, l'*Amour dans le roman de la Rose*, par Gaston Gros et une étude sur *M<sup>me</sup> de Larnage et J.-J. Rousseau*, par Léon Carias, livres qui ne laisseront pas, comme ils se le proposent, d'intéresser vivement les lettrés.

G. RÉMON.

